



JEAN-PIERRE PERRIN

KABOUL

L'HUMILIANTE DÉFAITE

ÉQUATEURS

KABOUL
L'HUMILIANTE DÉFAITE

DU MÊME AUTEUR

- Chemin des loups*, La Table Ronde, 1995.
- L'Iran sous le voile*, Éditions de l'Aube, 1996.
- Chiens et louves*, Gallimard, « Série noire », 1999.
- Massoud, des Russes aux Talibans*, Éditions n° 1/Quai de Seine, 2001.
- Jours de poussières. Choses vues en Afghanistan*, La Table Ronde, 2002.
- Les Rollings Stones sont à Bagdad. Dans les coulisses d'une guerre*, Flammarion, 2003.
- Le Paradis des perdantes*, Stock 2006.
- Nouvelles du bout du monde*, Hoëbeke, 2011.
- La mort est ma servante – lettre à un ami assassiné. Syrie, 2005-2013*, Fayard, 2013.
- Menaces sur la mémoire mondiale de l'humanité*, Hoëbeke, 2016.
- Iran, la prière des poètes*, Nevicata, l'âme des peuples, 2017.
- Le Djihad contre le rêve d'Alexandre. En Afghanistan, de 330 av. J.-C. à 2016*, Seuil, 2017.
- Séville. Andalousie, amoureuse tragédie*, Nevicata, l'âme des peuples, 2019.
- Une guerre sans fin*, Rivages Noir, 2021.

Jean-Pierre Perrin

KABOUL
L'HUMILIANTE DÉFAITE

ÉQUATEURS

ISBN 978-2-3828-4235-5.

Dépôt légal : janvier 2022.

© Éditions des Équateurs / Humensis, 2022.
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris.

contact@editionsdesequateurs.fr
www.editionsdesequateurs.fr

« Lorsque l'on voit des hommes instruits se montrer indifférents à l'oppression et la persécution, on se demande ce qui est le plus méprisable, leur cynisme ou leur aveuglement. »

George Orwell.

PROLOGUE

Dernier voyage avant le cataclysme

Shahr-e Gholghola : la Cité des cris. Dans les anciens guides de voyage, on l'appelait la Cité des murmures. Sans doute pour ne pas effrayer les touristes à l'heureuse époque où ils pouvaient tranquillement visiter l'Afghanistan. Posée en équilibre sur son âpre colline, à côté de la petite ville de Bâmiyân, elle fait face aux deux grands bouddhas absents de leurs niches depuis leur anéantissement par les talibans, les 12 et 13 mars 2001, à l'aide de tonnes de TNT, après que leurs tanks les eurent canardés pendant plusieurs jours.

À l'image des bouddhas, la Cité des cris a elle aussi disparu mais à une époque bien antérieure, en 1221, quand Gengis Khan, le Maudit, de son surnom, avait déferlé sur la région. Ce ne fut pas une invasion mais un cataclysme. L'équivalent d'une explosion nucléaire, selon l'historien René Grousset, son biographe. Pire, ajouta-t-il, puisque les villes rasées ne furent jamais reconstruites à la différence de Hiroshima et de Nagasaki.

Ce qu'il appela aussi « la mort de la terre » ou « une catastrophe cosmique ». La horde détruisit toutes les cités qu'elle rencontrait, massacrant les populations, brûlant chaque récolte, piétinant les champs, écrasant sous ses sabots les réseaux d'irrigation, exterminant oiseaux et insectes dans les régions qui lui résistaient. L'Afghanistan, qui n'existait pas encore sous ce nom, ne s'en est jamais complètement remise.

Shahr-e Gholghola avait alors un autre nom – que l'on ne connaît pas. Et elle ne voulut pas se rendre quand le Maudit la menaça d'un siège qui s'avéra long. Et lorsque, rongée par la soif, la ville abdiqua, non seulement les Mongols la firent s'écrouler mais, afin de mieux la châtier de sa résistance, ils enfermèrent les habitants dans leurs maisons : ils seraient ensevelis vivants. D'après la légende, d'une vérité variable, des jours et des nuits durant, on entendit leurs plaintes s'échapper des ruines. Lamentations qui reviendront hanter l'inconscient collectif de tout l'Afghanistan jusqu'à aujourd'hui. Au point que la ville torturée perdra son identité au profit de celle qui rappelle pour l'éternité sa lente agonie : Shahr-e Gholghola, la « Cité des cris ».

Il n'existe pas d'endroit plus symbolique que cette ville rendue au sable, ces bouddhas réduits à des tas de gravats, pour réfléchir à la tragédie afghane, à l'inexorable et pitoyable défaite des armées occidentales, pourtant les meilleures du monde, à la victoire foudroyante d'un des mouvements les plus archaïques et sectaires de l'histoire, au recul de l'humanité ici même sur ces terres auxquelles les moines bouddhistes venus de l'Inde don-

nèrent autrefois la sagesse et les sculpteurs grecs, qui accompagnaient Alexandre le Grand dans sa grande quête, vers 330 av. J.-C., la beauté. Tout ce que nie l'actuel pouvoir qui vient de s'emparer de l'Afghanistan.

Il y a quelques années, à la faveur d'un dernier voyage et d'un livre consacré précisément au passage et aux traces d'Alexandre le Grand dans la région, je suis revenu voir Shahr-e Gholghola, perle perdue dans l'écrin naturel de montagnes infinies du Hâzârâdjât, le pays des Hâzârâs, qui occupe tout le centre du pays. Les quelques ruines qui s'obstinent à tenir bon, et celles des cités voisines, Shahr-e Khoshak et Shahr-e Zohak, appelée aussi la « Ville rouge », elles aussi exterminées, exercent une fascination que je ne m'explique pas. Est-ce à cause de l'histoire ici particulièrement tragique ? Est-ce parce qu'elles sont retournées à la nuit primitive en dépit de la beauté, l'extraordinaire beauté de l'Afghanistan, qui s'épanouit tout autour d'elles sous l'autorité d'un des seigneurs du monde, le massif du Koh-e Baba, la « Montagne du grand-père » – sa couronne de neige culmine à 5 000 mètres et regarde, lui aussi mais de très haut et de très loin, les deux bouddhas détruits. Ou plutôt exécutés, car les talibans, pour se venger de n'avoir pas reçu l'aide internationale qu'ils espéraient, les avaient fait juger par un tribunal de hauts religieux qui les a condamnés à mort comme des êtres vivants. La condamnation à mort de l'impermanence, quelle effrayante ironie.

Les talibans ne sont d'ailleurs pas les seuls à s'être attaqués aux bouddhas déjà rescapés des assauts, au

xvii^e, de l'empereur moghol Aurangzeb, un musulman fanatique, et de ceux du roi persan Nader Shah Afshar, venu mater une rébellion hâzârâ deux siècles plus tard, qui les défigura en pointant sur eux ses canons. Lorsqu'il s'agit de détruire la beauté, les fondamentalistes enjambent les siècles.

Tous ces destructeurs n'étaient parvenus qu'à blesser les deux divinités. Les talibans, eux, ont profité du TNT pour leur mise à mort, en mars 2001. Des tonnes d'explosifs que de pauvres fermiers hâzârâs ont été contraints, en descendant attachés à des cordes le long des parois, quinze jours durant, de placer au péril de leurs vies dans des anfractuosités et sur les épaules des statues. Lors de mon passage, l'un d'eux, surnommé en dari (le persan parlé en Afghanistan) « But Shikan », littéralement « le briseur de statues » ou « le destructeur de dieux », m'a raconté comment il avait été raflé dans son village par les guerriers au turban noir qui lui avaient proposé un sinistre marché : son aide pour détruire les « idoles » en échange de sa vie.

Les « étudiants en théologie » n'ont pas seulement anéanti les deux grands bouddhas, plus un troisième, le plus émouvant, dans une vallée voisine au-dessus d'une rivière fofolle qui le rafraîchissait en été, mais écrasé aussi le bazar historique de Bâmiyân pour punir la population.

Une fois vaincus, fin 2001, lorsqu'ils s'étaient repliés du nord de l'Afghanistan vers leur berceau du sud, ils ont tracé aussi une route à travers l'Hâzârâdjât, une route ponctuée de villages brûlés. Leur manière de se

venger. Dans la grande ville de Mazar-I-Sharif, ils avaient quelques années plus tôt massacré plusieurs milliers de Hâzârâs qui s'étaient rebellés et interdit de ramasser leurs corps pendant plusieurs jours. Ils auront été les Mongols d'aujourd'hui. Certes, ils n'ont pas édifié de pyramides de crânes, ni ravagé les campagnes, ni été aussi cruels que le Maudit, encore que... Lors de leur entrée dans Kaboul, en septembre 1996, leur premier acte fut d'enlever l'ancien président communiste Najibullah, réfugié depuis 1992 dans une enceinte des Nations unies, de l'émasculer, le torturer à mort, le traîner derrière une voiture et, finalement, le pendre sur une place de Kaboul après lui avoir rempli les poches de dollars pour humilier jusqu'à son cadavre. Son jeune frère, venu lui rendre visite, fut sacrifié par la même occasion.

À Shahr-e Gholghola, on médite sur l'Histoire et ses mystères, ou on se recueille quand le soleil ne tape pas trop fort. L'endroit s'y prête. Tant de grands voyageurs y sont passés, notamment le moine chinois Hiun-Tsang qui, vers 630, releva l'existence d'un millier de moines et de sept cent cinquante cellules creusées dans les parois de différentes falaises. C'est lui l'auteur de la première description des bouddhas géants : le manteau du « grand », haut de 53 mètres, était bleu, celui du « petit », de 38 mètres, rouge. « Les couleurs brillaient de tous côtés, et les précieux ornements éblouissaient les yeux », écrivit-il.

Marco Polo s'est arrêté lui aussi au pied des ruines moins d'un demi-siècle après le passage de Gengis

Khan. Il décrivit la vallée, comme « moult gastée et domagiée » par « les Tartars et autres gens ». Et tant de grands écrivains, dont Joseph Kessel, qui a fait connaître l'Afghanistan à des millions de Français et grâce à qui nous conservons l'image blottie sous nos paupières des bouddhas disparus : « [...] Dans la vertigineuse muraille côtoyaient, roc dressé à pic, lisse, et comme teint du sang le plus pur, ils découvrirent une ouverture aux dimensions prodigieuses. Et l'entaille n'était pas hasard naturel, mais œuvre d'homme. Elle avait la forme d'un cube que dominait une sorte de coupole. Au fond, adossé à l'ombre, veillait un être colossal. Sa stature dépassait la hauteur de trois tours de guet l'une sur l'autre posées. Son corps emplissait tout l'abri. La tête occupait toute la coupole. L'ovale en était rond et doux et sans visage. Il avait disparu, comme tranché. Le front, dans le clair-obscur de la niche, semblait cependant vivre et penser.

« Par les récits que les conteurs, voyageurs et caravaniers en avaient fait de siècle en siècle, Ouz, Mokka et Zéré elle-même savaient qu'existaient à Bâmiyân des monuments immenses, élevés pour un ancien dieu du nom de Bouddha [...]. »

Personne aux alentours hormis, de loin en loin, quelques archéologues afghans essayant de consolider les pans des murets qui ont résisté aux morsures du feu et aux coups de burin du temps. Car, même s'ils savent bien que le nouvel Afghanistan, celui qui essayait d'émerger depuis 2001, né de la chute des talibans provoquée par l'intervention américaine, est inexorablement

condamné, ils continuent de travailler comme si la menace était encore lointaine.

Lors de mon passage, les talibans ne sont pas encore au pouvoir et se contentent d'encercler la région, mais elle est pourtant déjà là, la menace. Oui, ils sont là, toujours à l'affût, les *jassous*, les espions de l'ordre noir.

Il suffit d'aller à la petite gare routière de Bâmiyân et prendre le bus pour Kaboul. On ne les verra pas mais eux seront dans une encoignure de porte, derrière l'étal d'un marchand de pistaches, ou à l'abri d'une cape brune qui masque en partie leur visage, observant discrètement chaque passager. Malheur au soldat en permission, fût-il habillé en civil, ou au fonctionnaire venu voir sa famille. Car, dès le départ du bus dans un nuage de poussière huileuse, un coup de téléphone le dénoncera aux talibans qui tiennent des barrages quelques dizaines de kilomètres plus loin sur la route de la capitale. Ils arrêteront le véhicule, vérifieront les identités, feront descendre le suspect, le fouilleront sans ménagement, ainsi que la mémoire de son téléphone. Au moindre numéro suspect, au plus minime indice de collaboration professionnelle avec l'État, il sera sous la menace d'une exécution. Être professeur d'anglais ou de français est suffisant pour être assassiné sur le bord de la route ou dans un champ voisin, sans autre forme de procès.

C'est pourquoi, avant le retour des talibans, la seule façon de gagner sans risque Bâmiyân depuis Kaboul était de venir par avion. Car il y a un minuscule aéroport pour desservir deux ou trois fois par semaine la petite

capitale de province, étape importante sur la route de la Soie – c’est pourquoi Marco Polo y séjourna.

Dans le pays des Hâzârâs, la population, exception faite de la minorité pachtoune, ce qui explique la présence d’espions talibans, est essentiellement chiite. Donc hérétique aux yeux de la soldatesque fondamentaliste. Et les Hâzârâs aggravent leur cas à cause de leurs traits asiatiques, vaguement mongoloïdes, qui font d’eux des descendants des mille familles mongoles installées par Gengis Khan sur ces hauts plateaux, ce qui est une légende fausse. Aussi ont-ils été régulièrement massacrés, réduits en esclavage, spoliés de leurs terres au profit de colons pachtouns, en particulier par le terrible « émir de fer » Abdur Rahman (il a régné sur l’Afghanistan de 1880 à 1901), qui les avait déclarés « infidèles » pour mieux les tuer et les asservir. Les talibans, par la suite, n’ont guère fait mieux.

Mais c’est pourtant ici, dans la province la plus pauvre, la plus maudite et l’une des plus arriérées du pays qu’habitent ceux appelés avec mépris par les autres Afghans « Hazara-e moushkhôr » (« Hâzârâs bouffeurs de souris »). Jusque dans les années 1970, ils ne pouvaient exercer de hautes fonctions dans l’armée ni l’administration, suivre des études universitaires. Ici pourtant le nouvel Afghanistan a émergé et commencé à se développer aussitôt après la défaite des talibans, en 2001. Peut-être à pas lents mais assurés.

Si l’on prend la route depuis Bâmiyân, on arrive à Band-I-Amir après une soixantaine de kilomètres. Dans tous les villages croisés, tous pauvres, voire très pauvres,

mais pas misérables, l'électricité a fini par arriver. Le long de la route principale, bien goudronnée, des ribambelles de garçons et filles vont à l'école primaire. Les écoles ont jailli comme des sources à partir de 2002-2004, y compris dans les villages les plus reculés. Et les filles, privées depuis toujours d'éducation, en ont bénéficié comme les garçons. Nombre d'élèves ont pu accéder ensuite au collège et à l'université.

Dans la région qui fut, jusqu'à la chute des talibans, parmi les plus sous-développées d'Afghanistan, chaque mesure, chaque cube de pisé rencontré le long de la route possède son panneau scolaire permettant au moins de capter la télévision, facteur de développement, grâce des programmes d'éducation pour les femmes d'une grande hardiesse au regard des us et coutumes locaux. En revanche, les femmes vont encore chercher l'eau au puits, pas forcément tout proche. Et, tout n'est pas rose, bien sûr. Dans les niches de falaises de Bâmiyân, où habitaient autrefois les moines bouddhistes, vivent des familles de réfugiés dans une misère extrême. Ils ne survivent que grâce à l'aide des ONG et, avec l'arrivée des talibans, risquent de mourir de faim.

Regarder un village afghan, c'est aussi embrasser son cimetière. Ils sont parfaitement intégrés dans le paysage et ne sont jamais loin des maisons. On peut les trouver intensément mélancoliques à cause des morceaux d'étoffes accrochés à des bambous, comme des arpeges de couleurs que le vent interprète sans fin en les faisant flotter au-dessus des tombes. Avec les guerres, qui

endeuillent le pays depuis quarante ans, ces cimetières, je les ai vus s'étendre, sans cesse s'étendre, au point que certains sont devenus plus grands que les villages. Le président Hamid Karzaï avait su trouver des mots justes en les évoquant pour parler de la nécessité de la paix quand, en 2019, il avait rencontré des responsables talibans : « Vous avez tous vu, depuis trois, quatre, cinq, six ans, que sur le sol sacré de l'Afghanistan, depuis Kunduz jusqu'à Khost, de Herat jusqu'au Badakhshan, du Faryab jusqu'aux environs de Kaboul, deux tombes allongées côte à côte. Sur l'une, il y a un drapeau noir, rouge et vert. Sur l'autre, un drapeau blanc. L'une est au nom d'un taliban. L'autre est au nom d'un *askar* (soldat) de l'Afghanistan. Autour, les tombes des Afghans innocents sont en grand nombre, le cœur de chaque mère repose sous la terre, la fierté de chaque père y est enterrée. »

Sur le chemin de Band-I-Amir, un architecte afghan reconstruit, pierre après pierre, un ancien caravansérail, qu'il veut à l'identique, croyant que les voyageurs étrangers vont bientôt revenir. Ils logeront chez lui. Et il fera de son mieux pour les accueillir et leur donner un peu de confort, comme le veut l'hospitalité afghane. Son rêve est si beau que je n'ose pas le réveiller.

Band-I-Amir, littéralement « le barrage de l'émir », désigne six lacs naturels d'un bleu à la fois transparent et flamboyant, qui se déversent les uns dans les autres. Ils s'étagent à près de 3 000 mètres, comme un escalier céleste, ce qui fait de ce site l'un des plus beaux, sans doute le plus beau, de la Création. C'est aussi tout un

monde de légendes où le merveilleux affleure partout et permet d'expliquer la naissance de chacun des lacs.

«Moi, je ne crois plus que c'est un coup d'épée de l'imam Ali qui les a créés. Et vous?», me demande la jeune archéologue afghan qui m'accompagne devant le lac Band-e Zulfiqar (le « barrage du Sabre »). L'irruption de la raison a toujours en Afghanistan quelque chose de touchant – parce qu'elle témoigne que l'histoire sainte peut être dépassée par la connaissance et la science et que, sans raison, aucune démocratie n'est possible.

Pendant ces vingt ans de paix, laquelle fut pourtant approximative et précaire en raison de l'encerclement de l'Hâzârâdjât et des attentats, le *nation building*, aujourd'hui si décrié, a fonctionné. Une petite société civile est née. La culture hâzârâ a pris son envol. Les habitants de Bâmiyân, peu intéressés par leurs bouddhas quand ils dominaient la vallée, les assimilant avec mépris à des idoles, se sont pris à les aimer depuis leur mise à terre et confient parfois même ressentir un manque. Jamais la vallée de Bâmiyân, depuis le passage tragique de Gengis Khan, huit siècles auparavant, n'avait connu pareil développement.

Les habitants de l'Hâzârâdjât se sont même relativement émancipés de la tutelle de l'Iran, leur protecteur historique avec lequel ils partagent tant de liens religieux, linguistiques et culturels.

On le voit dans la volonté des jeunes filles de Bâmiyân de se libérer des carcans familiaux et religieux. Triomphant des insultes et des jets de pierre, mais aussi de l'âpreté des chemins, elles ont voulu faire du vélo,

– un déshonneur en Afghanistan, interdit par les religieux. Puis du ski. Après, elles ont organisé des équipes de cyclisme et de ski et certaines ont rêvé aux Jeux olympiques. Elles ont bénéficié du soutien de Habiba Sarobi, une femme nommée gouverneur. Et elles ont même monté des orchestres, qui, peu avant l'arrivée des talibans, ont donné là, non loin des bouddhas, un concert de rock afghan, avec une chanteuse tête nue, et les garçons sont venus se mêler à la fête. Bien sûr, le très réactionnaire Choura-e Oulema, le Haut Conseil des oulémas chiïtes, a brailé de plus belle, mais la musique a continué. Belle victoire. Mais totalement éphémère. Un chant du cygne.

Quand Shahr-e Gholghola fut anéantie par Gengis Khan, ainsi que toutes les autres cités voisines, ce fut la fin d'un monde. Une sorte d'Apocalypse. La victoire des talibans signe à nouveau la fin d'un monde, qui venait à peine de naître, fait de progrès gagnés pas à pas et d'espoir.

Aujourd'hui, les talibans ont conquis sans combattre la vallée de Bâmiyân. Et les habitants sont terrorisés. Pour faire peur à la population, l'une des premières initiatives des nouveaux maîtres a été de décapiter la statue de l'ayatollah Abdoul Ali Mazari, un dignitaire chiïte qu'ils avaient fait prisonnier, puis assassiné en 1996. Une humiliation de plus et une menace pour montrer qu'ils n'avaient pas changé, qu'ils allaient continuer à traiter les Hâzârâs comme leurs laquais, comme les infidèles qu'ils sont toujours à leurs yeux. Par ailleurs, des expropriations de terres hâzârâs ont déjà commencé. La vie, déjà si diffi-

Table

<i>Prologue. Dernier voyage avant le cataclysme</i>	9
1. Une vision « potagère » du monde	23
2. Une minute avant minuit	38
3. Dans le trou du cul de la guerre	64
4. Les portes de l'enfer	99
5. Détruire l'Amérique avec l'aide de l'Amérique . . .	116
6. L'incarnation du diable	144
7. Les nouvelles règles du Grand Jeu	156
8. Manger sa soupe avec un couteau	178

ÉDITIONS **DES** ÉQUATEURS

www.editionsdesequateurs.fr

